

Jonathan Goyette, Marie-Claude Lapalme, Gisèle Villeneuve

Sébastien Lavoie

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2017). Compte rendu de [Jonathan Goyette, Marie-Claude Lapalme, Gisèle Villeneuve]. *Lettres québécoises*, (165), 38–39.

☆☆☆ ½

JONATHAN GOYETTE

Le saboteur d'avenir

Ottawa, L'Interligne, coll. « Vertiges », 2015, 160 p., 18,95 \$ (papier), 7,99 \$ (numérique).

Grandeurs et limites du trumpisme

La démagogie n'a pas que du mauvais, du moins lorsqu'elle se présente non pas sous une forme présidentielle mais sous une forme artistique.

Un homme se rencontre dans un bar, sans reconnaître cet *alter ego*. Il engage ce dernier à ruiner les plans d'un individu qui croit que l'« avenir lui appartient » (p. 9). Le contrat ne surprend pas les héros de cette histoire qui est un professionnel du sabotage d'avenir, « un métier semblable à celui du tueur à gages. Les cadavres en moins, toutefois » (p. 10). Ce qui l'étonnera néanmoins, c'est que le commanditaire et la cible sont une seule et même personne (« Le saboteur d'avenir »).

Mais démagogie et farce riment aussi avec surface, que ces nouvelles n'arrivent pas souvent à dépasser.

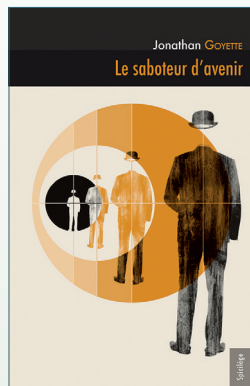
Douze nouvelles attendent le lecteur, qui l'amèneront sur trois continents dans un florilège de propositions débridées et souvent déjantées. Dans « Le festin », deux frères rivalisent d'imagination afin de comprendre pourquoi le nouveau voisin garde ses lumières allumées tout au long de la nuit, ce qui les empêche de dormir. À la suite d'une expédition nocturne tournant à l'horreur, les enfants se mettent d'accord sur une explication qui rendra le plus petit des deux frères fou, mais ultérieurement artistiquement célébré, et le second, envieux (« Le festin »).

Dans « Le talent », un petit fonctionnaire frustré fait le vœu d'en avoir, du talent. Et il est exaucé, en mettant à mal ses amitiés, son couple et son pays. Mis en demeure par sa femme de redevenir ce qu'il était, de revenir à son misérable destin après que l'opportunité de faire un autre vœu s'est présentée à lui, il s'interroge : « Me pardonnera-t-elle que mon nom se retrouve sur toutes les lèvres de l'humanité et que je sois partout en même temps dès l'aurore ? » (p. 124)

Toutes ces nouvelles mettent en scène des personnages marginalisés sentant ou découvrant le besoin de grandir ou, à tout le moins, de changer de registre.

Une des nouvelles les plus réussies, et emblématiques, à ce chapitre, est « La méprise », dans laquelle un banlieusard à la « posture d'esclave » (p. 51) rencontre un vieil ami perdu de vue. Ce dernier lui reproche sa condition et l'autre se défend avec un certain aplomb. Éméché et ébranlé, il rentre chez lui, dans ce quartier où toutes les maisons sont pareilles. La sienne, ce soir-là, est un peu différente : la disposition des meubles est un peu différente, sa femme est un peu différente, ce qu'elle lui cuisine est quelque peu différent. Il est émoussillé et la culbute pour se rendre compte qu'il s'est trompé de maison, de femme. « Oh ! ça va [...]. Ce sont des choses qui arrivent » (p. 50) le rassure cette femme rendue indifférenciée des autres par la chirurgie esthétique.

Dans le synopsis du recueil que l'éditeur nous a envoyé, l'auteur parle de *démagogisme engagé* pour qualifier son recueil. C'est bien vu,



et il est tout entier dans plusieurs de ces nouvelles que l'on pourrait assimiler à une farce. Mais démagogie et farce riment aussi avec surface, que ces nouvelles n'arrivent pas souvent à dépasser. Le chanteur Mononc'Serge est un maître du genre et Jonathan Goyette a encore quelques angles à arrondir — quoique si peu — pour l'égaliser.

☆☆☆

MARIE-CLAUDE LAPALME

Le bleu des rives

Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2016, 164 p., 18,95 \$ (papier), 10,99 \$ (numérique).

Bleu comme le froid

Marie-Claude Lapalme signe un premier recueil prometteur dans lequel elle fait preuve de maîtrise de l'écriture. Reste toutefois un plus grand défi : celui de réussir à incarner sa prose.

Un lac. Toujours le même. « [É]loigné » (p. 112). Près de l'océan, presque toujours intériorisé par un narrateur s'exprimant à la première personne du singulier qui parle de :

forêts denses, de l'eau grise et de son étendue effilée qui [...] rappelait [...] les lochs écossais, sans fond, leurs falaises escarpées, leurs légendes de bêtes hantant les abysses. Même ici, on disait que le lac était habité. J'aimais l'idée de cette présence mythique qui protégeait les rives des curieux. (p. 123)

Ce lac est le personnage de toutes les nouvelles.

Nouvelles empreintes le plus souvent de réalisme, mais qui n'hésitent pas non plus à tendre vers l'onirisme quand elles ne versent pas dans le mode fantastique ou le mythologique. C'est le cas de la première nouvelle, la nouvelle-titre, qui fait la part belle au Memphré (ou à la Nessie) local, un être aquatique qui s'est retrouvé piégé dans le lac à la suite de péripéties géologiques et dont le destin se trouvera mêlé à celui du suicide d'une jeune endeuillée.

Les deux récits, celui de la suicidaire et celui du monstre, se superposent plus qu'ils ne s'imbriquent, et l'on aurait pardonné ce fait à l'auteure si cela avait mené à quelque chose, si le monstre avait servi de fil conducteur aux autres récits. Mais il n'en est rien. Le monstre du lac est laissé en plan. C'est le lac, sans personnalité outre la volonté de l'auteure de nous dire qu'il sert de révélateur, qui prend toute la place dans le recueil.

ROCOCO STYLISTIQUE

J'ai toujours tendance à féminiser ce problème récurrent. Ce pourquoi je le nomme « syndrome de la première de classe ». Marie-Claude Lapalme écrit très bien, impossible de la prendre en défaut. Mais ses textes regorgent d'adjectifs qui suintent le cliché, clichés qui m'empêchent de m'identifier à ses protagonistes qui vivent leurs drames :

Quand Geneviève était plus petite, elle gagnait le bord du lac pour grimper sur des rochers léchés par les flots, sous le tronc convulsé d'une épinette agrippée à la berge; elle tentait d'appeler les brumes qui la guideraient vers une île fabuleuse. Vers Avalon, où les prêtresses posaient leurs pieds nus sur l'herbe humide, où d'anciennes prières étaient murmurées à l'ombre des tertres. Elle devenait Morgane exilée, parcourant les forêts de Bretagne, semant ses sortilèges comme des traînées de fumée, appelant sa terre natale sans pouvoir la rejoindre. (p. 46)



MARIE-CLAUDE LAPALME

Je n'ai rien à redire sur la prose, si ce n'est que celle-ci m'est trop sucrée ; que les trop nombreux adjectifs, trop apparents, me refroidissent. Il y a pourtant ici un souffle qui ne demande qu'à s'incarner.



GISÈLE VILLENEUVE

Outsiders

Montréal, Lévesque, « Réverbération », 2013, 144 p., 23 \$.

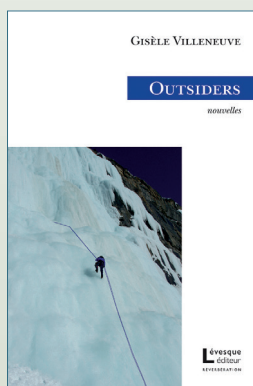
Nouvelles au sommet

Bilingue, Gisèle Villeneuve est romancière, dramaturge, scénariste, traductrice et, bien sûr, nouvelliste. Montréalaise de naissance, elle est installée à Calgary depuis quarante ans et cela fait trente ans qu'elle exerce le métier.

Si l'éditeur précise aux lecteurs de ce recueil, en quatrième de couverture, que l'auteure pratique effectivement l'alpinisme, c'est qu'il en est souvent question. Dans « Transit à YUL », la protagoniste se voit contrainte d'escalader la demeure d'un défunt parrain excentrique et misanthrope en butte à des promoteurs résidentiels en général et à la marche du progrès en particulier. Dans « La conquête des sommets », une adepte de cette pratique se conte des histoires à propos d'hommes qui la suivraient en revivant une réelle tentative d'agression dont son adolescente a été victime. Dans « Nuit blanche avec gendarme », une femme connaît une épiphanie alors qu'elle décide d'escalader une montagne de la région de Kananaskis sur un coup de tête.

Toutes ces nouvelles mettent aux prises des marginaux, des protagonistes qui ont mis un pied en dehors du chemin, volontairement ou non. Le plus volontaire est sans doute le sujet de la nouvelle « Le prix du Nobel », dans laquelle l'auteure imagine ce qui arriverait si le prestigieux prix avait été attribué à un Réjean Ducharme établi en banlieue. Banlieue où les voisins en voudraient à l'écrivain de ne pas se plier aux us et coutumes de cette civilisation, de ne pas se soumettre aux différents cultes du jardinage et qui aurait une réaction à la fois *bobblylanesque* et *duchardienne* devant la curiosité des médias.

En marge, l'héroïne d'« Une très vieille femme » l'est certainement. Le gouvernement veut souligner par un spectacle télévisé son centenaire coïncidant avec l'arrivée du millénaire. Mais tous les intervenants refusent de la voir autrement que dans la peau d'une femme âgée qui



GISÈLE VILLENEUVE

n'arrive pas à imaginer que ce sont ses dernières années qui ont été les plus belles. Et la vieille Maggie de s'interroger :

Comment leur expliquer qu'elle se tournait vers le passé pour mieux comprendre le présent et anticiper un avenir viable en dépit du poids de l'histoire et du chaos de l'actualité? Comment leur expliquer qu'il ne servait à rien de s'attendrir? (p.128-129)

Gisèle Villeneuve écrit très bien. Et l'impression qu'elle nous laisse est qu'elle le sait, aussi, très bien. Elle fait du style plus qu'elle n'en a. « Petite histoire d'O ou Corinne et la saison de la chasse » s'ouvre sur ces mots : « Le cœur me lève. Cent longueurs de piscine. » (p. 69) Ces cent longueurs serviront à marquer le rythme d'un récit assez convenu, tout comme le procédé qu'elle emploie. « Sept nuits d'insomnie dans un champ d'agaves avec Quetzal » prend les atours baroques de ce Mexique où se déroule le récit, le baroque y faisant figure ultimement d'écran de fumée, de l'esbroufe livrée avec maestria.

Ce que nous propose Gisèle Villeneuve, c'est une prose hautement travaillée, mais qui carbure souvent aux calories vides. C'est un autre cas du « syndrome de la première de classe » qui m'a laissé trop souvent froid.